

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

(Suite.)

— Flambard n'est pas arrivé ? demanda Anaïk.

— Je l'ai laissé chez la mère Lamproie... Occupez-vous d'elle encore ! pauvre femme, la révolution la rendra folle... Moucheron, Madeleine, Faribole et Flambard se font leurs adieux au cabaret.

— Quand levez-vous l'ancre ?

— Nous attendons le vent... ce soir je t'aurai dit adieu."

En ce moment le lieutenant de quart s'approcha d'un matelot debout sur le bossoir de tribord.

— Sommes-nous à long pic, maître ? demanda-t-il.

— Six ou huit brasses, lieutenant."

Le matelot dérangé par la question de l'officier, reprit avec un de ses amis la conversation commencée.

— Ne faites pas déraiper... tenez bon à temps, nous attendons le capitaine.

— Je me tiens à dix brasses, répondit le matelot."

Puis le maître se pencha vers l'un des canots pour échanger quelques paroles affectueuses avec son ami, et lui faire une dernière recommandation relative à son vieux père.

Autour de la frégate, et formant une mobile ceinture, les canots se balançaient sur le dos des vagues.

Les adieux, les baisers, les signaux s'échangeaient.

Le lieutenant donna ordre aux barques de s'éloigner, elles menaçaient de gêner les manœuvres de l'appareillage.

Quelques-unes s'éloignèrent lentement, puis disparurent.

D'autres s'alignèrent à la longueur d'une gaffe, luttant avec leurs avirons et leurs godilles contre l'action du courant et celle d'un léger vent de nord-est.

— Mère, dit Guilanek, voici mon oncle..."

Le canot du capitaine sortit du port et doublait la batterie.

Anaïk salua affectueusement son frère, et Guilanek à cheval sur le bastingage continua de s'entretenir avec sa mère.

La chaloupe de la frégate suivait le canot du capitaine.

Les rameurs les faisaient voler de concert sur les vagues.

L'officier frappa sur l'épaule de Guilanek.

— Il faut songer à la manœuvre, dit-il.

— Adieu ! ma mère, adieu ! cria Guilanek.

— Au revoir ! répéta Anaïk, au revoir !

Le quartier-maître quitta son ami et jeta autour de lui un regard rapide.

Les huniers étaient placés convenablement sur les fils de caire, qui devaient céder au moindre effort.

Un coup de sifflet strident retentit, et en un instant chacun fut à sa poste.

On allait procéder à l'appareillage, quand le capitaine dirigeant sa lunette du côté du pont s'apercevait que l'on venait d'arborer des signaux.

En ce moment un coup de canon retentit.

— Allons, dit le capitaine, il y a du nouveau."

La frégate qui semblait vouloir ouvrir ses ailes s'arrêta brusquement.

Le capitaine devait attendre de nouveaux ordres.

Il parut plutôt satisfait qu'attristé par cette nouvelle.

Sa présence n'étant plus absolument nécessaire sur le pont, il descendit dans sa cabine, et put voir Anaïk envoyant des baisers à Guilanek.

— Pauvre sœur ! murmura-t-il."

Et il appela doucement :

— Anaïk ! Anaïk !"

La paysanne tourna la tête et aperçut son frère.

— On dirait que tu ne me reconnais pas ! reprit le commandant parce que l'on m'a donné la place occupée jadis par ce pauvre comte de Kéroulas, tu ne me regardes plus du même air... Suis-je changé, me crois-tu coupable de quelque faute ?

— Non ! répondit Anaïk, seulement l'héritage est lourd à porter.

— Difficile, tu veux dire ?

— Non, lourd comme un fardeau... il y a du sang..."

— Anaïk ! Anaïk ! dit le capitaine avec mélancolie, Dieu m'est témoin que j'ai fait pour M. de Kéroulas tout ce qu'il devait attendre d'un homme dévoué et d'un bon matelot... Je l'aurais disputé à l'échafaud, je l'aurais arraché de la prison s'il l'eût voulu... il a choisi la mort... la mort pour le culte de son drapeau blanc ! Car il l'avait sauvé à l'heure où l'on arbora le drapeau de la république, et c'est en le portant à ses lèvres qu'il a expiré... peut-être aussi roulait-il étouffer des sanglots, car elle était là... Elle a tout vu..."

— Je sais que tu as fait ton devoir, plus que ton devoir, répondit Anaïk.

— Peut-être trouves-tu que j'ai tort de reprendre du service."

Anaïk baissa la tête.

— Je me suis interrogé longtemps moi-même avant de donner ma parole et de prêter serment... Je ne voulais ni mentir ni trahir... Je suis enfant du peuple, né dans la misère, condamné au travail ; il fut un temps où je ne pouvais rêver aucun avancement, et je devais m'estimer heureux d'être quartier-maître. Ma passion unique était la mer, d'abord ; plus tard j'aimai la guerre. Je m'inquiétais peu, je l'avoue, du nom du roi qui pourrait changer, je me battais pour la patrie qui resta la même. Je ne connais point la cour, je n'y devais jamais aller ; j'étais Français et cette qualité me semblait précieuse comme un titre. Je respecte les lois, les pouvoirs établis, les traditions et les croyances... Si j'eusse débarqué à Brest au moment où le roi se trouvait en péril, je l'eusse défendu, soutenu, vengé... Ce que j'ai vu m'a fait honte et horreur... mais contre la république, cette légion ? que pouvais-je ? Je me souvenais de l'histoire des vieux peuples et je me demandais si la France n'imiterait pas Sparte, Rome ou Venise... Non ! je ne le crois plus ! mais je conserve des sentiments d'ardent patriotisme, je me battrais contre l'Anglais avec une rage aveugle, et ne pouvant sauver la France de l'anarchie au dedans, j'essayerai du moins de la rendre glorieuse au dehors !..."

— Voilà de bonnes paroles, Roscoff, et je les garderais dans ma mémoire.

— Et demanda le capitaine, pas de nouvelles de la prison ?

— La mère Lamproie a fait jaser Crésus ; le jeune vicomte de Kéroulas est toujours au cachot et au secret... seulement on a pour lui des égards..."

— Je me désie de Brutus, dit Roscoff, et je m'en désie à plus d'un titre. Il se pose vis-à-vis les républicains comme un homme incorruptible, mais si j'ai pu voir à travers son masque, pour unique opinion il a son intérêt personnel... Suis mes avis, quitte la Bretagne pour un temps... celle dont tu prends soin ne saurait y être en sûreté. Noirof l'a vue, et le regard de Noirof me fait peur.

— Je partirai, dit Anaïk, mais si je m'éloigne, où me retrouveras-tu ?

— Te souvient-il, Anaïk, de l'aiguille de roche ?

— Je crois bien.

— Avant de quitter ta maison écris sur la pierre en quel endroit tu comptes aller... et si tu abandonnes encore l'endroit où tu te fixeras en quittant notre maison, prends soin de chercher dans les églises abandonnées, quelque colonne résidée debout, quelque pierre tombale pour y mettre ton nom... peut-